

Résister à la Déportation en France et en Europe Thème 3 – Résister en déportation

I. Résister en s'évadant lors du transport ou dans les camps

Si elles sont restées peu nombreuses du fait de la surveillance étroite et des risques de répression, quelques évasions individuelles ou collectives ont pu avoir lieu. Les tentatives pour s'échapper ne s'arrêtent pas une fois passée la porte du lieu d'internement (prison, camp d'internement, camp de transit,...) précédant la déportation. Certains essaient durant le transport vers le Reich. Des évasions peuvent avoir lieu depuis les convois de déportation. Il s'agit pour ceux qui tentent de s'échapper d'éviter à tout prix un transfert vers l'inconnu. Les conditions particulières de ces transports ne facilitent pas l'entreprise. La menace de représailles collectives faite au départ participe à décourager les tentatives. L'évasion depuis un camp de concentration est plus difficile et plus complexe encore à mettre en œuvre. Tout est fait pour dissuader ceux qui voudraient s'y risquer. Les conditions physiques et psychiques des détenus suffisent souvent à elles seules à empêcher de concevoir un périple qui demande une force morale et physique importante. La sortie du camp ne préfigure en rien la réussite du projet : évoluant au sein d'une population potentiellement hostile, l'évadé se retrouve dans un milieu dont, très souvent, il ne connaît pas la langue. Malgré tout, plusieurs milliers de détenus tentent l'aventure : seuls quelques-uns réussissent. La volonté d'échapper à la violence du lieu, le refus de se plier à la domination arbitraire et, parfois, le désir de poursuivre le combat, expliquent ces tentatives.

S'évader d'un convoi

S'évader d'un convoi vers le Reich est risqué – il faut sauter d'un train en marche sous la menace des tirs des gardes. C'est malgré tout envisageable dans les convois de masse, formés de wagons à bestiaux pour lesquels la surveillance est plus difficile. Des déportés sont parfois parvenus à dissimuler sur eux des objets tranchants leur permettant de s'attaquer au plancher du wagon, à sa porte cadenassée ou à la petite lucarne grillagée par laquelle entre un peu d'air. Quand une brèche est ouverte, les plus téméraires sautent instantanément, certains attendent la nuit, plus propice à la fuite. Il est difficile de quantifier précisément ces évasions, mais la consultation des listes de départ et d'arrivée de certains convois donne des éléments : 6 dans le convoi parti le 12 mai 1944 de Compiègne vers Buchenwald avec 2 073 hommes. Lorsque les évasions sont découvertes, les Allemands stoppent le train et repartissent les passagers dans les autres wagons, déjà surchargés. Parfois, les captifs reçoivent l'ordre de se déshabiller avant le réembarquement pour éviter toute nouvelle tentative. Dans certains cas, des otages sont pris au hasard et sont exécutés pour l'exemple. Parmi les fuyards, bon nombre sont abattus. Les plus chanceux échappent aux balles et, grâce à l'aide de villageois ou de cheminots, réussissent leur évasion.

II. Résister à la déshumanisation

Au sein du système concentrationnaire, chaque acte d'opposition à l'autorité SS, chaque geste destiné à enrayer le processus de déshumanisation peut être considéré comme une première manière de résister : se laver, entretenir ses habits et sa gamelle du mieux qu'on peut, se fabriquer de petits objets. L'estime de soi passe aussi par le regard des autres. Ainsi, lorsque Jeannette L'Herminier dessine ses compagnes bien apprêtées à Ravensbrück, elle restaure leur dignité perdue.

Pour accomplir ces actes de solidarité, il est impératif de prendre le contrôle des postes-clés du camp : administration, cuisine, infirmerie, etc. Ils permettent d'avoir accès à des informations ou des ressources et de mettre en place des mécanismes d'entraide. Être employé au service médical du camp permet d'anticiper les processus de sélection ; contrôler les postes de bureau et du service du travail offre l'opportunité d'agir sur la répartition des détenus.

Résister moralement, c'est aussi continuer des comportements ou des actes interdits. Les prisonnières de Ravensbrück célèbrent le 14 juillet 1944. Le contact humain, la discussion, l'amitié sont essentiels.

L'exercice de la raison, les pratiques intellectuelles collectives permettent aux déportés de lutter contre la volonté nazie d'affaiblir leurs facultés physiques et intellectuelles. Dans de nombreux camps, des systèmes de cours clandestins sont organisés pour être dispensés aux plus jeunes. La pratique de la foi se développe aussi : on célèbre des fêtes religieuses, on fabrique des objets de culte, des confessions clandestines ont parfois lieu comme au camp de Gross-Rosen avec l'abbé Daniel Bonnin.

Toutes ces initiatives permettent d'exister en tant qu'individu. Les créations culturelles vont dans le même sens, tout en permettant pour certaines de constituer du lien : musique (concerts à Buchenwald), dessin (croquis du camp, de ses activités, de sa population), théâtre. L'humour n'est pas toujours absent, comme pour mettre à distance la mort.

Adélaïde Hautval, résistante à Auschwitz et Ravensbrück

Patriote française, alsacienne, fille de pasteur, médecin psychiatre, Adélaïde Hautval est arrêtée pour franchissement de la ligne de démarcation sans autorisation le 29 mai 1942. Elle est incarcérée avec des femmes juives dont elle se solidarise ; cela lui vaut d'être internée à Pithiviers comme « Amie des Juifs », puis de rejoindre

les femmes résistantes à Romainville ; elle est déportée à Auschwitz avec 230 politiques et résistantes le 24 janvier 1943. Comme médecin, elle est affectée au Block 10 des expériences pseudo-médicales du camp I d'Auschwitz. Là, elle refuse de participer à des opérations de mutilation sur des détenues juives transformées en cobayes. Transférée à Ravensbrück, à l'infirmerie, elle conserve la même attitude : tout faire pour sauver un maximum de malades qui risquent la sélection : « Ne jamais écrire dans le dossier d'un malade "est incapable de travailler" » qui vaudrait condamnation à mort, tricher sur les températures, donner des couleurs aux malades, cacher les plus faibles. Elle sera reconnue en 1965 Juste parmi les Nations pour avoir sauvé des femmes juives à Auschwitz.

III. La Résistance organisée dans les camps

Pour la plupart des déportés confrontés à un système de déshumanisation et de mise à mort, la survie individuelle devient le seul horizon. À l'intérieur des camps nazis, une résistance organisée émerge malgré tout, qui concerne toutefois une minorité d'individus. Parmi les déportés, un certain nombre l'ont été pour des faits de résistance. Continuer à résister tout en étant interné constitue donc une forme de continuité du combat. Il faut toutefois arriver à surmonter le choc de l'arrivée, réussir à survivre, tout en parvenant à se projeter dans une possible libération.

Des témoignages et de rares documents d'archives permettent de restituer cette résistance qui émerge malgré tout. L'approche doit être différente selon que l'on considère les camps de concentration ou les centres de mise à mort. Les marges de manœuvre sont un peu plus nombreuses dans les premiers que dans les seconds, tandis que l'expérience de l'action clandestine est souvent plus importante chez les déportés de répression que chez les déportés raciaux.

Des individus qui ont partagé un engagement au sein de la résistance ou de partis politiques se retrouvent. Les plus actifs sont les communistes, du fait de leur expérience de la clandestinité. La formation de comités clandestins par nationalités et de comités internationaux rassemblant les délégués de différents pays s'opère dans la plupart des grandes centrales concentrationnaires.

Malgré les risques, la résistance organisée va s'attacher à favoriser la survie des personnes détenues, à travers par exemple la solidarité alimentaire ou par des interventions sur les affectations. Elle va aussi participer à documenter les crimes nazis, avec la volonté d'informer et de laisser des traces pour l'après-guerre. Résister, c'est aussi désorganiser l'économie de guerre allemande, dans laquelle les déportés, main-d'œuvre forcée et exploitée, jouent un rôle essentiel. Cela passe par toute forme d'action, du « freinage » de la production jusqu'aux sabotages. Si elles sont peu nombreuses du fait des conditions de détention et de la forte répression, des révoltes éclatent. Leurs modalités et leur portée diffèrent, notamment entre les camps de concentration et les centres de mise à mort. Dans les premiers, elles sont liées à la capacité de croire en un après. À mesure qu'une résistance organisée se structure dans ces camps, la possibilité d'une révolte à vocation libératrice est envisagée, comme à Buchenwald ou à Mauthausen en 1944. Dans les centres de mise à mort, ces révoltes ont aussi une valeur morale. Du fait des circonstances, elles ne peuvent guère contribuer à sauver des vies. Certaines ont lieu lors de la descente des wagons ou au moment du déshabillage. Des révoltes plus structurées se développent, comme à Auschwitz en octobre 1944.

Les révoltes dans les centres de mise à mort (Sobibor, Treblinka, Auschwitz)

Résister dans les centres de mise à mort était extrêmement difficile. Mais des actions ont néanmoins été entreprises et des tentatives de révolte ont eu lieu. Une première révolte survient ainsi à Treblinka, le 2 août 1943. Après plusieurs mois de préparation, 400 prisonniers juifs se soulèvent et parviennent à accéder au dépôt d'armes du camp, où ils s'emparent de quelques fusils et pistolets. Les révoltés attaquent les gardes ukrainiens et allemands présents dans le camp. Mais les tirs des gardes postés sur les tours de guet font de nombreux morts. 200 à 250 prisonniers réussissent toutefois à s'échapper, mais très peu d'entre eux survivront à la terrible chasse à l'homme organisée par les Allemands au cours des jours suivants.

Une révolte à Sobibor est préparée au cours du mois de septembre 1943. Le 14 octobre 1943, à l'heure de l'appel pour le rassemblement, des prisonniers armés de pelles, de couteaux et de haches arrivent à désarmer les gardiens et à tuer onze des SS en service. Ceux présents dans les autres parties du camp empêchent les insurgés de sortir par la porte principale. Une brèche ouverte dans les barbelés permet toutefois une évacuation massive vers les forêts qui entourent Sobibor. Près de 320 déportés sur un total de 550 réussissent à sortir, mais seulement une cinquantaine va survivre en échappant à la traque immédiatement organisée par les Allemands.

Une troisième tentative de soulèvement éclate à Auschwitz le 7 octobre 1944 : alors que les autorités du camp prévoient de réduire le nombre de déportés travaillant au Sonderkommando, celui-ci se révolte. Mais cette action n'est pas suivie d'un soulèvement de l'ensemble du camp et se termine dans un bain de sang. En quelques heures, 400 membres du Sonderkommando sont assassinés. Sonderkommando = unité de travail dans les centres d'extermination.

